



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Lauren WEISBERGER**

Titre : ***Le Diable s'habille en Prada***

ISBN : 2-266-15014-6

N° 12476

Prix : 6,50 €

Alors qu'elle pense avoir trouvé un boulot de rêve dans un grand magazine de mode branché, Andrea va découvrir que, sous ses habits Prada, sa patronne est un être diabolique et tyrannique.

J'étais arrêtée au feu rouge, à l'intersection de la 17^e Rue et de Broadway, et avant même qu'il ne passe officiellement au vert, une meute de taxis arrogants s'est élancée à l'assaut du carrefour, de part et d'autre de cet engin de mort miniature que j'essayais de piloter. *Appuie sur l'embrayage, lâche l'accélérateur, enclenche le levier de vitesse, lâche l'embrayage.* Je psalmodiais ce mantra en boucle dans ma tête, mais parmi cette circulation rugissante, il n'était ni d'un grand réconfort, ni d'aucun secours. Après deux ruades sauvages, la petite voiture s'est décidée à avancer d'un bond jusqu'au milieu du carrefour. Mon cœur a fait un looping. Puis, sans crier gare, les secousses se sont stabilisées et l'engin a commencé à prendre de la vitesse. Pas mal de vitesse. Le temps de risquer un bref regard sur le levier pour vérifier que je n'étais bien qu'en seconde, l'arrière d'un taxi est venu s'encadrer en gros plan dans le pare-brise. Je n'avais pas le choix. J'ai écrasé la pédale de frein, avec tant de force que le mouvement a arraché le talon de ma chaussure. Merde ! Encore une paire de pompes à 700 dollars sacrifiée à ma totale absence de grâce sous la pression. Si je faisais les comptes, c'était ma troisième casse de ce genre dans le mois. Quand le moteur a calé (en freinant pour sauver ma peau, je crois que j'avais oublié d'embrayer), j'ai presque été soulagée d'avoir gagné ce petit répit – qui n'avait pourtant rien d'une accalmie, compte tenu de l'ovation de klaxons hargneux et d'insultes qui s'est aussitôt élevée. J'en ai profité pour me déchausser et poser mes Manolo sur le siège passager. J'avais les paumes moites et rien pour les essuyer, sinon le pantalon Gucci que je portais – un pantalon tellement moulant que mon bassin et mes cuisses étaient totalement engourdis depuis l'instant où je l'avais enfilé. Les doigts ont laissé une empreinte humide sur le daim souple. Essayer

de piloter un cabriolet non automatique à 84 000 dollars dans les rues de Manhattan à l'heure du déjeuner tenait vraiment de la course d'obstacles. Il me fallait absolument une cigarette.

— Alors, la p'tite dame, tu te bouges ? a beuglé un chauffeur de taxi. Tu te crois où ? À l'auto-école ? Avaaaaance !

Pour toute réponse, je lui ai montré mon index tremblant mais résolument tendu, puis je me suis concentrée sur la priorité absolue du moment : faire circuler, séance tenante, de la nicotine dans mes veines. Mes mains étaient de nouveau humides et les allumettes s'obstinaient à glisser par terre les unes après les autres. Au moment précis où je réussissais enfin mon coup, le feu est passé au vert. Cigarette aux lèvres, j'ai recommencé à me débattre avec le subtil enchaînement de la conduite non automatisée tout en inspirant et recrachant la fumée au rythme de ma respiration. *Appuie sur l'embrayage, lâche l'accélérateur, enclenche le levier de vitesses, lâche l'embrayage.* Ce n'est qu'après avoir parcouru trois blocs entiers que j'ai atteint la vitesse de croisière qui me permettait d'ôter la cigarette d'entre mes lèvres. Mais trop tard : la tige dangereusement longue de cendres s'est effondrée sur mes cuisses, pile sur les traces de transpiration. Génial. Mais avant même que j'aie pu m'appesantir là-dessus (en comptant les Manolo, je venais de bousiller 3 100 dollars de marchandise en moins de trois minutes), mon téléphone s'est mis à piailler. Et comme si, en cet instant-là, ma vie n'était pas pourrie jusqu'au trognon, la présentation d'appel sur l'écran a confirmé ma pire crainte : c'était Elle. Miranda Priestly. Ma patronne.

Étant donné que mes pieds (nus) et mes mains (glissantes) étaient déjà occupés par divers impératifs, ouvrir le petit Motorola n'était pas une mince affaire. A peine ai-je réussi que j'ai entendu sa voix flûtée :

— An-dre-âââ ! An-dre-âââ ! Vous m'entendez ?

Je me suis débarrassée de ma cigarette par la vitre ouverte, et manque de pot elle a failli percuter un coursier à moto ; le type a hurlé quelques insultes sans originalité avant de poursuivre sa route.

— Oui, Miranda, je vous entends, ai-je répondu en coinçant le téléphone entre l'oreille et l'épaule.

— An-dre-âââ, où est ma voiture ? L'avez-vous déjà déposée au garage ?

Dieu merci, le feu suivant a eu l'excellente idée de passer au rouge. La voiture s'est immobilisée dans un hoquet, mais sans rien heurter, ni personne. Ouf.

— Je suis en voiture, Miranda. Je devrais arriver au garage d'ici quelques minutes.

Sans doute voulait-elle vérifier que tout se passait bien. Oui, l'ai-je rassurée, tout marchait comme sur des roulettes, la voiture et moi allions bientôt arriver, en parfait état l'une et l'autre, et... Mais sans me laisser le temps de terminer ma phrase, Miranda a lâché :

— Peu importe. Allez chercher Madelaine et déposez-la chez moi avant de revenir au bureau.

J'ai entendu un « clic ». Puis plus rien. J'ai contemplé l'écran du téléphone, perplexe, et j'ai compris que Miranda avait tout simplement raccroché, puisqu'elle m'avait délivré toutes les indications que j'étais en droit d'espérer. Madelaine. Mais *qui* était Madelaine, bon sang ? Et où se trouvait-elle ? Était-elle au courant que j'allais la chercher ? Pourquoi rentrait-elle chez Miranda ? Et pourquoi, *pourquoi* – dans la mesure où Miranda employait à plein temps un chauffeur, une bonne et une nounou – était-ce à moi d'aller chercher cette bonne femme ?

Je me suis souvenue qu'à New York, téléphoner au volant est illégal, et franchement, une patrouille de la NYPD à mes trousses était la dernière chose dont j'avais besoin. Je me suis rangée le long d'un couloir de bus et j'ai allumé les warnings. *Inspire... Expire.* J'ai même pensé à serrer le frein à main avant de relâcher la pédale du frein moteur. Je

n'avais pas conduit de voiture non automatique depuis des années. La dernière tentative remontait aux années de lycée – un copain avait porté sa voiture volontaire pour quelques leçons... – et n'avait pas été vraiment concluante. Mais Miranda n'avait pas daigné considérer ce détail lorsque, une heure et demie plus tôt, elle m'avait appelée dans son bureau.

— An-dre-âââ ? Il faut récupérer ma voiture et la laisser au garage. Occupez-vous-en immédiatement. Nous en avons besoin ce soir pour partir dans les Hamptons. C'est tout.

Je suis restée comme enracinée quelques instants de plus devant son bureau aux dimensions imposantes, mais Miranda avait déjà fait abstraction de ma présence. Du moins le croyais-je.

— Ce sera *tout*, An-dre-âââ. Voyez ça tout de suite, a-t-elle ajouté sans relever la tête.

Mais naturellement, Miranda, ai-je pensé en quittant son bureau.

Quelle serait la première étape de cette mission qui me réservait à coup sûr des myriades d'embûches en route ? Sans doute découvrir d'abord où récupérer ladite voiture. Elle devait être en réparation chez le concessionnaire. Mais lequel ? Il y avait près d'un million de concessionnaires automobiles répartis dans les cinq *boroughs* de la ville. À moins que Miranda n'ait prêté la voiture à un ami, et que celui-ci ne l'ait garée dans un de ces parkings multiservices et hors de prix de Park Avenue ? Autre éventualité à ne pas écarter : il pouvait s'agir d'une nouvelle voiture – marque inconnue – qu'elle venait tout juste d'acheter et qu'il fallait reconduire de chez le concessionnaire (inconnu lui aussi) jusque chez elle. Bref, j'avais du pain sur la planche.

J'ai commencé par téléphoner à la nounou de Miranda, mais l'appel a basculé sur la messagerie. En suivant, j'ai appelé la bonne qui, pour une fois, a pu m'aider : il ne s'agissait pas d'une voiture neuve, mais d'un cabriolet vert – du même vert que les voitures de sport anglaises – généralement garé dans un parking situé dans le même bloc que l'immeuble de Miranda. Mais de là à pouvoir me préciser la marque exacte du cabriolet, ou m'indiquer l'endroit où il se trouvait à ce moment précis... J'ai donc continué à faire le tour de mes informatrices. D'après la secrétaire du mari de Miranda, le couple possédait, aux dernières nouvelles, une berline Lincoln noire et un genre de petite Porsche verte. Ouais ! Enfin une piste. Un coup de fil au concessionnaire Porsche de la 11^e Avenue, et j'ai appris qu'en effet, ils terminaient quelques retouches de peinture et l'installation d'un nouveau lecteur de CD sur un cabriolet Carrera 4 vert appartenant à une certaine Miranda Priestly. Jackpot !

J'ai commandé une voiture avec chauffeur pour me conduire chez le concessionnaire. Et là, sur simple présentation d'un mot (de ma main et au bas duquel j'avais imité la signature de Miranda), sans s'émouvoir le moins du monde qu'une inconnue vienne réclamer la Porsche de quelqu'un d'autre, on m'a tendu les clés. Quand je leur ai demandé de bien vouloir sortir pour moi la voiture du garage, car je n'étais pas certaine de savoir passer la marche arrière, ils m'ont ri au nez. Ensuite, j'ai mis une demi-heure pour parcourir dix blocs, et comme je ne trouvais ni l'endroit, ni le moyen de bifurquer, j'ai continué à remonter *uptown*, en direction du garage de Miranda. Mes chances d'arriver à la 76^e Rue sans blesser grièvement quelqu'un (moi, la voiture, un motard, un piéton, un autre véhicule...) étaient égales à zéro, et ce nouveau coup de fil était loin d'apaiser mes nerfs en pelote.

Je suis repartie à la pêche aux informations. Cette fois, la nounou a décroché à la seconde sonnerie.

— Salut, Cara. C'est moi.

— Salut, ça va ? Tu es où ? Dans la rue ? Il y a un de ces boucans !

— Écoute, j'ai dû récupérer la Porsche de Miranda chez le concessionnaire, mais le problème, c'est que je ne sais pas vraiment manœuvrer un levier de vitesses. Et maintenant, elle me demande d'aller chercher une certaine Madelaine pour la ramener chez elle. Qui est Madelaine ? Où se trouve-t-elle ?

Cara est partie d'un éclat de rire interminable avant de se décider à me donner une explication.

— C'est leur petite chienne, un bouledogue français. Elle est chez le véto. On vient de la stériliser. C'est moi qui devais la récupérer, mais Miranda vient juste de m'appeler, je dois aller chercher les jumelles à l'école plus tôt que prévu pour qu'ils puissent tous partir dans les Hamptons.

— Elle veut que j'aille chercher un *chien* avec cet engin ? Sans me crasher ? Tu plaisantes, j'espère ? *C'est hors de question.*

— Elle est à la clinique vétérinaire sur la 52^e Rue, entre la Première et la Deuxième Avenue. Désolée, Andy, je dois filer chercher les filles, mais si je peux faire quoi que ce soit d'autre, tu m'appelles, O.K. ?

Manœuvrer ce monstre vert pour remonter *uptown* avait sapé mes dernières réserves de concentration. Le temps que j'atteigne la Seconde Avenue, le stress m'avait carrément désintégré le corps. *La situation ne peut pas empirer*, me suis-je rassurée, tandis qu'une autre voiture venait se trémousser à cinq centimètres de mon pare-chocs arrière. La moindre éraflure sur la carrosserie me coûterait immédiatement mon boulot – ça, c'était sûr –, mais peut-être également la vie.

Stationner, légalement ou non, devant la clinique vétérinaire était impossible. Sans quitter le volant, j'ai demandé par téléphone qu'on m'apporte Madelaine dans la rue. Quelques instants plus tard (le temps de recevoir un autre appel de Miranda, qui voulait savoir cette fois pourquoi je n'étais pas encore de retour au bureau), une dame aimable s'est présentée avec un chiot gémissant. Elle m'a montré les points sur le ventre de la petite bête et m'a recommandé de conduire très, très prudemment : la chienne, m'a-t-elle expliqué, « n'était pas très en forme ». Soyez sans crainte, madame. Je vais conduire très, très prudemment pour sauver mon boulot et, si possible, ma vie – et si ce clebs en profite, ce sera juste un bonus.

Madelaine s'est couchée en boule sur le siège passager et j'ai allumé une autre cigarette. J'ai frictionné mes pieds nus qui commençaient à geler, histoire que mes orteils aient une chance de garder prise sur les pédales. *Appuie sur l'embrayage, lâche l'accélérateur, passe la vitesse, lâche l'embrayage !* psalmodiais-je en m'efforçant d'ignorer les mugissements déchirants que déclenchait chaque pression sur la pédale de l'accélérateur. Sur le siège du passager, ce n'étaient que pleurs et lamentations, et le temps que j'arrive devant chez Miranda, on frôlait la crise d'hystérie. Toutes mes tentatives pour calmer la petite chienne avaient échoué ; sans doute sentait-elle mon peu de sincérité – et de toute façon, je n'avais que deux mains, et pas une de libre pour la reconforter d'une caresse sur la truffe. Voilà donc où m'avaient menée mes quatre années d'études consacrées à analyser et décortiquer par le menu romans, pièces de théâtre, nouvelles et poèmes : à consoler une bestiole pourrie gâtée avec une tronche de chauve-souris tout en essayant de ne pas démolir une voiture qui ne m'appartenait pas et qui coûtait la peau du bas du dos. Quelle vie merveilleuse ! Exactement celle dont j'avais rêvé.

J'ai réussi sans autre incident à garer la voiture au parking et à refourguer le chien au portier de Miranda, mais mes mains en tremblaient encore quand je suis remontée dans la voiture qui m'avait suivie tout au long de mon périple. Le chauffeur m'a gratifiée d'un regard compatissant et a tenté de me remonter le moral par quelques commentaires sur la difficulté à manœuvrer un levier de vitesses. Mais je n'étais guère d'humeur à bavarder.

— On retourne chez Elias-Clark, ai-je indiqué avec un long soupir tandis qu'il contournait le bloc pour redescendre Park Avenue.

Comme j'effectuais ce trajet tous les jours – voire parfois deux fois par jour –, je savais que je disposais très exactement de huit minutes pour souffler, reprendre mes esprits et, éventuellement, imaginer un moyen de dissimuler les taches de transpiration et de cendre qui s'étaient transformées en imprimé permanent sur le pantalon Gucci. Quant aux escarpins... Leur sort était sans espoir – du moins jusqu'à ce que les équipes de cordonniers appointées par *Runway* pour ce type d'urgence puissent se pencher sur leur cas.

En fait, le trajet n'a duré que six minutes et demie. Un pied au ras du sol et l'autre perché sur onze centimètres de talon, j'ai claudiqué comme une girafe en mal d'équilibre jusqu'à la Réserve. En un tournemain, j'y ai dégoté une jupe en cuir, une paire des bottes flambant neuves Jimmy Choo, et j'ai ajouté le pantalon en daim à la pile du « Nettoyage Couture » (dont les tarifs, par article, débutaient à 75 dollars). Une halte au Studio Beauté – où, à la vue de mon maquillage strié par la transpiration, une des rédactrices s'est empressée de sortir une mallette remplie de produits réparateurs –, et le tour était joué.

Pas mal, ai-je jugé en m'apercevant dans l'un des miroirs en pied omniprésents. Qui aurait pu soupçonner que, quelques minutes auparavant, j'étais un véritable danger public, sur le point d'occire tout ce qui bougeait dans les parages, moi incluse ? J'ai filé d'un pas assuré jusqu'à notre bureau, qui faisait antichambre à celui de Miranda, et je me suis tranquillement assise à ma place, en espérant bien bénéficier de quelques instants de répit avant son retour de déjeuner.

— An-dre-âââ ? Où sont la chienne et la voiture ?

J'ai foncé au rapport aussi vite que le permettent des talons de onze centimètres sur une moquette épaisse.

— J'ai laissé la voiture au gardien du garage et Madelaine à votre portier, ai-je annoncé, très fière de m'être acquittée de ma mission sans avoir flingué ni la voiture, ni le chien, ni moi-même.

À ce moment-là, Miranda a daigné lever les yeux du *Women's Wear Daily* qu'elle feuilletait.

— Et pourquoi donc ? Je vous avais précisé de les ramener toutes les deux ici, au bureau. Les filles seront là d'un instant à l'autre et nous devons partir dans la foulée.

— Oh, mais... je pensais... Vous aviez dit que vous vouliez...

— Suffit. Épargnez-moi les détails de votre incompetence. Allez chercher la voiture et la chienne, et ramenez-les ici. Tout le monde doit être prêt au départ dans quinze minutes. Compris ?

Quinze minutes ? Cette bonne femme avait-elle des hallucinations ? Il me faudrait une à deux minutes pour gagner le rez-de-chaussée et grimper dans une voiture avec chauffeur, et six ou huit de plus pour arriver chez elle ; après quoi, trois bonnes heures ne seraient pas de trop pour débusquer la chienne dans l'une des dix-huit pièces de son appartement, dompter le levier de vitesses récalcitrant, extraire le cabriolet de son emplacement et parcourir vingt blocs pour revenir ici.

— Bien sûr, Miranda. Dans quinze minutes.

Sitôt sortie de son bureau, je me suis remise à trembler comme une feuille. Mon cœur pouvait-il lâcher à l'âge vénérable de vingt-trois ans ? La première cigarette que j'ai allumée a glissé d'entre mes doigts ; elle a atterri directement sur une de mes nouvelles bottes, où, au lieu de rouler par terre sur sa lancée, elle a pris le temps qu'il lui fallait pour dessiner sur le cuir une petite trace de brûlure bien nette. *Génial*, ai-je grincé à mi-voix. *Ça, c'est le bouquet*. Mettez au total de mon ardoise de la journée l'équivalent de 4 000 dollars de marchandises bousillées – mon nouveau record. Peut-être allait-elle

mourir avant mon retour ? ai-je songé, en décidant qu'il y avait urgence à regarder la vie du bon côté. Peut-être allait-elle succomber à une maladie rare et foudroyante qui, toutes et tous, nous libérerait de cette intarissable source de malheurs ? Tout en savourant la dernière taffe de ma cigarette, je me suis dit aussi que je devais rester rationnelle. *Tu ne souhaites pas réellement sa mort*, ai-je pensé en m'étirant sur le siège arrière. *Car si elle meurt, tu perds tout espoir de la tuer de tes propres mains. Et ça, ce serait vraiment dommage.*